

trigon-film

présente

LOST LAND

Un film de Akio Fujimoto
Myanmar, 2025



Dossier de presse

DISTRIBUTION
trigon-film

CONTACT MÉDIA
Raphaël Chevalley | romandie@trigon-film.org | 078 895 34 16

MATÉRIEL
www.trigon-film.org

Sortie cinéma le 20 mai 2026

FICHE TECHNIQUE

Titre	Lost Land
Titre original	Harà Watan
Réalisation	Akio Fujimoto
Scénario	Akio Fujimoto
Image	Yoshio Kitagawa
Son	Youki Yaei, Xavier Thieulin
Décors	Tam Khalid
Costumes	Jessie Yeow
Montage	Akio Fujimoto
Musique	Ernst Reijseger
Production	E.x.N K.K., Kazutaka Watanabe
Production exécutive	Dongyu (Mizue Kunizane)
Coproduction	KinemaTowards (Shogo Yasukawa)
	Panorama Films (Angèle de Lorme)
	Elom Initiatives (Sujauddin Karimuddin)
	Cinemata (Elise Shick)
	Scarlet Visions (Christian Jilka)
Pays	Myanmar
Année	2025
Durée	99 min.
Langue/ST	Rohingya/d/f

INTERPRÈTES

Shomira Rias Uddin	Somira
Shofik Rias Uddin	Shafi

FESTIVALS & PRIX, entre autres

Venice Film Festival 2025, Orizzonti

Special Jury Prize

Asia Pacific Screen Awards 2025

Pingyao International Film Festival 2025

Red Sea International Film Festival 2025

Golden Yusr for Best Feature Film

SYNOPSIS COURT

Dans l'espoir de retrouver leur famille dispersée, Shafi, 4 ans, et sa sœur Somira, 9 ans, quittent un camp de Rohingyas au Bangladesh pour rejoindre la Malaisie. Guidés par leur regard d'enfant, Shafi et Somira entreprennent une traversée périlleuse.

SYNOPSIS LONG | Extraits du Bulletin TRIGON N°44, par Brigitte Siegrist

Somira et Shafi jouent à cache-cache et, dans cette insouciance, rien ne les distingue des autres enfants du monde... si ce n'est l'agitation dans leur cabane. «Que faut-il emporter, que faut-il laisser?», demande leur grand-père au téléphone. Puis les enfants sortent dans la nuit, accompagnés de leur tante, avec trois sacs en plastique sous le bras. Depuis le camp rohingya de Kutupalong, au Bangladesh, les voici qui se faufilent à travers une ouverture dans la clôture avec d'autres fugitif·ves, pour un voyage risqué vers un avenir semblant plus prometteur. (...)

Allégorie de la situation de tout un peuple, et de nombreux autres peuples, l'odyssée de ce nouveau film se déroule en 28 jours. Elle est divisée en chapitres marquant différentes étapes. Dans le segment intitulé «Jour 1», un camion emmène le groupe de fugitif·ves vers un bateau de pêche pour traverser la mer d'Andaman jusqu'en Malaisie, où vit l'oncle des enfants. Le ton des passeurs se durcit. Fouille au corps, téléphones portables confisqués – et trois sacs, c'est bien trop! Dans un mois, avec un peu de chance, les enfants verront la ville fourmillante de Kuala Lumpur. Pour l'heure, c'est une descente aux enfers qu'Akio Fujimoto évoque, notamment avec de fantomatiques images nocturnes. Pendant deux semaines, Somira et Shafi continuent de jouer. Il se sentent en sécurité auprès de leur tante. La caméra suit le regard d'un passager sur la mer à perte de vue: arriver, trouver un endroit où l'on puisse rester et vivre en paix... Une violente tempête se lève. Mais les Rohingyas la supportent avec le même stoïcisme que les humiliations des passeurs, car «comparé au passé, ce n'est rien», comme le fait remarquer un exilé âgé. Et enfin, un jour, la terre est en vue. Ce n'est hélas pas la Malaisie, mais la Thaïlande. Après une série d'événements tragiques, Shafi et Somira se retrouvent seul·es, au 21^e jour. Le duo erre dans la jungle, se réfugie dans des bâtiments abandonnés, se perd dans ses jeux préférés.

BIOGRAPHIE DU RÉALISATEUR: AKIO FUJIMOTO



Né en 1988 à Osaka, le réalisateur japonais Akio Fujimoto a étudié la psychologie familiale et la sociologie, puis a obtenu un diplôme en réalisation cinématographique à l'Université des arts d'Osaka. Il a dirigé le comité de sélection de la catégorie des films étudiant·es au Festival du film de Nara. En 2013, il a réalisé son premier court-métrage *Psychedelic Family*, avant s'installer à Tokyo et de travailler dans le reportage et le documentaire.

En 2017, il a signé son premier long-métrage de fiction, *Passage of Life*, qui raconte l'histoire d'une famille myanmaraise en situation irrégulière au Japon. Le film a été présenté dans la section Asian Future du 30e Festival international du film de Tokyo, où il a remporté le Prix du meilleur film et le Prix Spirit of Asia.

En 2020, son film suivant, *Along the Sea*, l'histoire de jeunes femmes vietnamiennes exploitées au Japon, a été sélectionné au Festival de San Sebastián et a remporté le Gold Prize lors de la 26e édition des Shindo Kaneto Awards. En 2025, son troisième long-métrage, *Lost Land*, a été présenté dans la section Orizzonti à la Mostra de Venise, où il a reçu le Prix spécial du jury. Pour ce film, Akio Fujimoto a aussi été nommé pour le Prix du meilleur réalisateur aux Asia Pacific Screen Awards 2025.

FILMOGRAPHIE SÉLECTIVE

2025 LOST LAND

2020 ALONG THE SEA

2017 PASSAGE OF LIFE

2013 PSYCHEDELIC FAMILY (court-métrage)

ENTRETIEN AVEC AKIO FUJIMOTO

Comment avez-vous commencé à vous intéresser à la crise des Rohingyas et qu'est-ce qui vous a amené à raconter cette histoire?

Ces douze dernières années, j'ai travaillé comme cinéaste en Birmanie, en Asie du Sud-Est. Durant cette période, j'ai entendu parler à maintes reprises des persécutions subies par le peuple Rohingya. J'étais choqué qu'une telle brutalité puisse exister dans notre monde. Cependant, un tabou social empêchait même d'évoquer les Rohingyas, et j'ai gardé le silence craignant que parler ne me coûte des opportunités professionnelles. Ce silence est devenu une blessure personnelle, une sorte d'échec moral que je devais affronter. *Lost Land* est né de cette réflexion.

Ayant passé une grande partie de ma vie en Birmanie, je ne pouvais imaginer poursuivre ma carrière de cinéaste en tournant le dos à cette réalité. Dans le même temps, je ressentais le désir toujours plus fort de nouer des liens avec les Rohingyas à travers le cinéma. Lorsque j'ai commencé à imaginer cette histoire, je voulais décrire le parcours de celles et ceux qui sont contraints de fuir leur pays natal en quête d'un lieu sûr où vivre. Au cours de leur périple, ils font face à d'innombrables obstacles – menaces naturelles, exploitation liée au trafic transfrontalier – et doivent sans cesse aller de l'avant, se frayer un chemin malgré les difficultés.

Ce voyage est devenu une métaphore de la situation des Rohingyas: vivre dans une précarité constante, sans nationalité ni citoyenneté, toujours en quête d'un lieu où trouver leur place. J'étais convaincu que cette réalité ne pouvait être saisie par la seule forme documentaire.

Comment avez-vous établi une relation de confiance avec la communauté Rohingya en Malaisie?

Bien que j'aie longtemps travaillé en Birmanie, je n'avais jamais eu de contact direct avec les Rohingyas. Grâce à une ONG, j'ai découvert une association communautaire de réfugiés faisant office d'école pour les enfants rohingyas et rencontré des femmes engagées auprès de la communauté. Elles ont généreusement contribué à l'élaboration du scénario.

De nombreux Rohingyas ont participé au projet, en tant qu'acteurs, mais aussi comme collaborateurs. Chaque membre de l'équipe a noué ses propres liens avec des membres de la communauté. Créer les conditions d'un véritable échange avec les Rohingyas était l'un de nos objectifs en faisant ce film.

Pourquoi avoir choisi de raconter l'histoire du point de vue des enfants?

Beaucoup de familles rohingyas se sont réinstallées hors de Birmanie, et leurs enfants, de deuxième et troisième génération, ignorent souvent les détails du parcours de leurs parents. Je voulais créer un film que les adultes rohingyas pourraient montrer à leurs enfants. Ce qui m'a naturellement conduit à centrer le récit sur le point de vue d'un enfant. Cela répondait également à un choix de narration: le public, à l'instar des deux jeunes protagonistes, ne sait probablement que peu de choses sur la crise des Rohingyas. Cette perspective commune permet aux spectateurs de vivre ce périple par l'émotion, sans avoir besoin de connaissances approfondies.



Comment s'est déroulé le casting, en particulier pour les enfants qui ne sont pas des professionnels?

À l'origine, le scénario était centré sur un frère et une sœur de 11 à 14 ans environ. Alors que je menais des entretiens dans une école rohingya, j'ai remarqué un très jeune enfant qui jouait tout seul dans la classe. C'était Shafi, qui a finalement joué le rôle du petit frère. Son charme m'a immédiatement touché: j'ai voulu le filmer. Par un heureux hasard, sa maison était juste à côté de l'école, et c'est là que j'ai rencontré sa sœur, Somira. Les regarder interagir naturellement, c'était comme assister à une comédie. J'ai pensé qu'ils pourraient apporter une présence rayonnante au cœur du film. Après en avoir discuté, ils ont gentiment accepté de participer. La plupart des figurantes et figurants faisaient également partie de cette communauté scolaire.

Le tournage s'est déroulé sur environ un mois, en Malaisie. Certaines scènes ont également été tournées dans des camps de réfugiés en Thaïlande et au Bangladesh.

Les enfants comprenaient-ils l'histoire qu'ils interprétaient? Comment les avez-vous dirigés?

Les deux protagonistes sont des Rohingyas de deuxième génération et n'ont donc pas vécu personnellement le genre de périple que relate le film. Mais Somira avait entendu de nombreux récits d'adultes et semblait, dans une certaine mesure, en saisir la réalité.

La langue rohingya n'étant généralement pas écrite, nous avons tout transmis oralement, y compris le récit complet et l'explication des scènes. Je n'ai donné presque aucune indication formelle. Notre équipe a mis le plus grand soin à s'assurer que les enfants puissent jouer naturellement, même devant la caméra.

Quelles parties de l'histoire sont fictives et lesquelles se fondent sur des faits réels ou des témoignages?

Tout dans le film est basé sur des faits réels ou des témoignages, à l'exception de trois éléments: d'abord le parcours de deux jeunes enfants (âgés de 9 et 4 ans) voyageant seuls (il existe des récits de mineurs non-accompagnés, mais pas de frère et sœur aussi jeunes voyageant ensemble), ensuite, la possibilité qu'un passeur rohingya aide les enfants à rejoindre un groupe (dans la réalité, ces retrouvailles ont généralement lieu des mois, voire des années plus tard, souvent en Malaisie), pour finir, des témoignages font état de coups de feu sur zone frontalière, mais ceux-ci n'entraînent pas nécessairement la mort immédiate comme dans le film.

Avez-vous intégré une part d'improvisation ou de création collaborative avec les interprètes?

Dans mes films précédents, j'ai souvent employé de longs plans-séquences, en faisant des prises d'une à trois heures et en les ramenant à quelques secondes au montage. Même pour un simple profil regardant le ciel, je pouvais filmer pendant 50 minutes. Cette méthode permet d'estomper la frontière entre fiction et réalité.

Comme la caméra peut filmer à 360 degrés, aucun membre de l'équipe ne peut se tenir près des acteurs pendant les prises. Pour qui n'a pas l'habitude de ce style, cela peut paraître extrême. Une grande partie de l'équipe découvrait ma méthode, j'ai donc essayé de suivre le scénario plus fidèlement que d'habitude pour leur faciliter la tâche. Somira, en particulier, préférait les répétitions à l'improvisation.

Malgré son manque d'expérience, elle avait un excellent instinct. Néanmoins, pour saisir des conversations ou des actions naturelles, j'ai fait des prises d'une durée modérée de 20 à 40 minutes. Tout le monde s'en est merveilleusement bien sorti.

Le film est tourné dans un style très intimiste. Comment avez-vous travaillé avec votre chef opérateur et l'équipe pour parvenir à ce résultat tout en maintenant le respect et la distance nécessaires avec vos sujets?

Lorsque je dirige des enfants, ma règle cacher la présence du cadreur et de l'équipe. De telles instructions ne sont vraiment pas naturelles pour des enfants. Nous avons délibérément choisi de ne pas cacher aux enfants que Yoshio filmait à proximité. Ils pouvaient parler au cadreur, et Yoshio pouvait leur répondre même pendant la prise.

En d'autres termes, la priorité de la mise en scène était de créer un environnement dans lequel les enfants pouvaient se comporter librement, sans se sentir opprimés par la caméra. En multipliant les longs plans, les enfants ont progressivement appréhendé plus naturellement le fait d'être filmés et ont souvent cessé de réagir à la présence de la caméra. Bien que Yoshio n'ait pas l'habitude d'utiliser beaucoup de plans séquences, il a, dans ce film, patiemment observé les enfants pendant de longues périodes, caméra à l'épaule. Yoshio se déplaçait librement, comme s'il dansait en s'accordant au rythme et à l'énergie des enfants, et a su saisir les moments les plus vivants et spontanés. Ainsi, lorsque le cadreur se déplaçait librement parmi les enfants avec sa caméra, on avait l'impression qu'il jouait avec eux. J'avais le sentiment que c'était comme si le public prenait lui aussi part au jeu. Cela a permis de créer la sensation, lors de la scène finale de cache-cache, que Shafi joue avec le public.

Sujauddin, l'interprète et coproducteur rohingya (qui est également un leader et défenseur des droits de la communauté rohingya en Australie), a joué un rôle essentiel sur le plateau. C'est lui qui a créé le contexte et les conditions propices à tout cela. Étant lui-même rohingya, il a noué des liens étroits avec les interprètes, instaurant un climat de confiance et de soutien qui a permis aux enfants de s'investir pleinement dans le processus de tournage. Il a également pris la parole avant les scènes impliquant un grand nombre de figurants rohingyas, contribuant ainsi à leur remonter le moral et à les fédérer en tant que groupe. Grâce à sa présence entre l'équipe et les participants rohingyas, j'ai eu le sentiment que celles et ceux qui jouaient ont pu prendre une part active et significative dans le projet.

En quoi *Lost Land* marque-t-il une évolution par rapport à vos précédents films?

Mon approche, qui consiste à saisir les scènes de manière brute et réaliste, est restée inchangée. Ce qui est nouveau, cependant, c'est le mélange de ce réalisme à une touche de fantastique, quelque chose que je n'avais pas exploré dans mes films précédents. J'ai imaginé les enfants rohingyas comme des spectateurs potentiels de ce film. Je voulais que l'expérience visuelle s'apparente à la lecture d'un livre d'images, tout en conservant un ton qui reflète à la fois une fable moderne et une réalité implacable.

Avez-vous montré le film à la communauté rohingya? Fera-t-elle partie du parcours du film?

Bien sûr, je souhaite que les communautés rohingyas du monde entier, y compris celles du Japon, voient le film. Mais il ne suffit pas qu'elles le «regardent». J'espère que nos producteurs mettront en place un système permettant, une fois la diffusion internationale du film terminée, de mettre gratuitement les droits de projection à la disposition de tous les Rohingyas et des organisations qui les soutiennent. Si un membre de la communauté rohingya aime le film, il devrait être libre de le montrer à sa famille, de le faire partager localement, voire d'organiser des séances pour collecter des fonds. Plus que le simple fait d'être vu, je crois que le véritable voyage de ce film débute lorsque les Rohingyas eux-mêmes commencent à le montrer.



Que représente le cinéma en donnant à voir une crise humanitaire urgente?

Il ne suffit pas que les gens disent simplement que le film était «intéressant». Pour moi, le cinéma est un art qui peut toucher profondément le cœur des gens et potentiellement impulser un véritable changement social. Le film est structuré de manière que les Rohingyas, qui se sentaient autrefois de lointains étrangers, arrivent dans des lieux qui soient familiers au public. J'espère que les spectateurs et spectatrices accompagneront les personnages dans leur périple et ressentiront, par cette expérience, de l'amitié et une certaine proximité. Lorsque nous considérons quelqu'un comme un ami, nous ne laissons pas la division s'installer.

Comment espérez-vous que ce film contribue au débat mondial sur l'apatridie, les migrations forcées et les droits humains?

J'espère que ce film aidera les gens à ne pas oublier l'importance de la gentillesse.



LES ROHINGYAS*

**Source: Amnesty International, publié le 03.04.2018 et mis à jour le 18.08.2025*

www.amnesty.fr/reperes/rohingyas

Les Rohingyas sont une minorité ethnique essentiellement musulmane comptant environ 1,1 million de personnes, qui vivent principalement dans l'État d'Arakan (Rakhine), dans l'ouest du Myanmar, à la frontière avec le Bangladesh.

Bien que les Rohingyas vivent au Myanmar depuis des générations, les autorités du pays les considèrent comme des immigrants illégaux venus du Bangladesh et refusent de les reconnaître en tant que citoyens.

Les Rohingyas sont privés de nationalité sur la base de lois, politiques et pratiques discriminatoires, et tout particulièrement de la Loi de 1982 relative à la citoyenneté qui prévoit une discrimination fondée sur des critères ethniques.

Dépourvus de statut juridique clair, la plupart sont de facto apatrides et victimes de discrimination systématique. Ils vivent dans des conditions déplorables.

Fondamentalement séparés du reste de la population, ils ne peuvent pas se déplacer librement et ont un accès limité aux soins, aux écoles ou au travail.

Les autorités de l'État d'Arakan se sont engagées dans une politique visant activement à priver les Rohingyas de leur pièce d'identité, de leur permis de résidence et de leurs droits à la citoyenneté. Pour ceux qui ont quitté le Myanmar, fuyant les violences ou à la recherche de perspectives d'éducation et de moyens de subsistance, il est presque impossible de retourner dans le pays.

Une vie de ghetto

Les autorités du Myanmar soumettent les hommes, les femmes et les enfants rohingyas à la ségrégation et à l'intimidation dans un système d'apartheid déshumanisant. Leurs droits sont bafoués au quotidien et la répression n'a fait que se durcir ces dernières années.

**630'000 Rohingyas vivent encore sous un régime d'apartheid
au sein de l'État de Rakhine***

**Source: Human Right Watch, 2025*

Violences et exodes massifs

Au cours des cinq dernières décennies, plusieurs épisodes de grande violence ont entraîné des vagues massives de réfugiés qui s'additionnent pour former l'actuelle crise humanitaire.

- 1978: l'opération militaire «Nagamin» (Dragon Roi), officiellement destinée à lutter contre l'immigration illégale, mais marquée par de nombreuses violations des droits humains provoque une première grande vague d'exode. Environ 200'000 Rohingyas fuient le Myanmar.
- 1991-1992: nouvelle campagne de persécutions, notamment à travers des travaux forcés et une présence militaire accrue. Environ 250'000 à 260'000 Rohingyas fuient au Bangladesh.
- 2012: émeutes inter-ethniques entre Rohingyas (musulmans) et Rakhines (bouddhistes) dans l'État d'Arakan, causant la destruction de villages et la mort de centaines de personnes. Plus de 90'000 personnes sont déplacées.
- 2016: début d'une forte campagne de répression militaire en réponse à l'attaque de postes policiers attribuée à des rebelles rohingyas, déclenchant une première vague de départs massifs.
- Août 2017: le 25 août, l'Armée du salut des Rohingyas de l'Arakan (ARSA) attaque des postes de police. La réponse militaire est extrêmement brutale. L'ONU dénonce un nettoyage ethnique et un génocide. Plus de 700'000 à 800'000 Rohingyas fuient en quelques semaines le Myanmar pour le Bangladesh.
- Depuis 2023-2025: recrudescence de la violence notamment avec la reprise du conflit entre la junte militaire et l'Armée d'Arakan, conduisant à de nouveaux déplacements massifs et à la mort de nombreux civils. Des milliers de Rohingyas fuient de nouveau vers le Bangladesh ou à l'intérieur de l'État d'Arakan.

Le camp de Cox's Bazar est le plus grand camp de réfugiés au monde, et l'un des endroits les plus densément peuplé au monde: il accueille la quasi-totalité de ces réfugiés sur une superficie de seulement 24 km² environ.

La population des camps, composée majoritairement de femmes et d'enfants, reste très dépendante de l'aide humanitaire et subit une forte pression due à la surpopulation et à la diminution des financements internationaux.

**1 million de réfugiés rohingyas vivent au Bangladesh,
principalement dans la région de Cox's Bazar***

**Source: Haut-Commissariat de l'ONU pour les réfugiés (HCR)*

Un crime contre l'humanité

Les récits de témoins, les images et données satellite, et les photos et vidéos recueillies par nos chercheurs [d'Amnesty International] aboutissent tous à la même conclusion: en 2017, des centaines de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants rohingyas ont été victimes d'une attaque généralisée et systématique, constitutive de crimes contre l'humanité.

Le Statut de Rome de la Cour pénale internationale répertorie 11 types d'actes qui, lorsqu'ils sont commis sciemment dans le cadre d'une attaque généralisée et systématique, constituent des crimes contre l'humanité. Nos équipes [d'Amnesty International] ont recensé au moins six de ces actes perpétrés dans le cadre de la vague de violence qui a submergé le nord de l'État d'Arakan au Myanmar à la fin de l'été 2017: le meurtre, l'expulsion et le déplacement forcé, la torture, le viol et d'autres violences sexuelles, la persécution et d'autres actes inhumains tels que la privation de nourriture et de provisions vitales.

LIENS UTILES

Interview | Venice Film Festival | Fred Film Radio | Septembre 2025

avec le réalisateur Akio Fujimoto

<https://youtu.be/jgHYZp2pbLQ> > japonais/anglais

Interview | Festival international War on Screen | Octobre 2025

avec la productrice Angèle de Lorme

<https://youtu.be/IFKua2dwG> 4 > français

Conversation avec Pen-ek Ratanaruang | TIFF Lounge | Novembre 2025

avec le réalisateur Akio Fujimoto

https://youtu.be/5_PPBrzKk-8 > japonais/anglais

Interview | The Upcoming | Décembre 2025

avec le réalisateur Akio Fujimoto

<https://youtu.be/hh2gOfqNmK4> > japonais/français

DISTRIBUTION

trigon-film
Limmatauweg 9
5408 Ennetbaden
056 430 12 35
www.trigon-film.org
info@trigon-film.org

CONTACT MÉDIAS

Raphaël Chevalley
078 895 34 16
romandie@trigon-film.org

PHOTOS

www.trigon-film.org

trigon-film